

Étienne de La Boétie

**DE LA SERVITUDE
VOLONTAIRE**



pernon-editions.fr

SOMMAIRE

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE	12
LE TEXTE de CETTE ÉDITION	14
Se méfier des « grands hommes »	19
Vivre en sujétion n'est pas « naturel »	27
Les trois sortes de Tyrans	31
Les esprits supérieurs seront toujours contre la servitude	41
Abrutir le peuple pour régner	46
Hypocrisies	50
Le secret de la tyrannie	55
Les crimes de Néron	61
L'amitié et les tyrans	63

ÉTIENNE DE LA BOÉTIE

**DISCOURS
DE LA
SERVITUDE VOLONTAIRE**

Mis en français moderne

Par Guy de Pernon

d'après le manuscrit De Mesmes BN Fr 839

*Je dédie ce livre
aux “Gilets Jaunes” de Commercy,*

*qui ont osé relever la tête,
et en fédérant les “ronds-points” de toute la France,
jeté les bases d’un mouvement susceptible
de faire vaciller la finance internationale,
représentée en France par son Président
et ses gouvernants.*

*Merci à
Mireille Gély
Marc Meunier,
et Régis Quesada,
qui ont bien voulu se charger
de la fastidieuse tâche de la correction*

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

1836 : Charles Teste, “Étienne de la Boétie, Discours de la Servitude Volontaire”, version modernisée, avec des notes. Bruxelles, Paris.

1853 : J. F. Payen, “Notice bio-bibliographique sur la Boétie, l’Ami de Montaigne, suivie de La Servitude Volontaire, donnée pour la première fois selon le vrai texte de l’auteur, d’après un manuscrit contemporain et authentique”, Paris, Firmin-Didot. Texte du manuscrit De Mesmes.

1892 : Paul Bonnefon, “Œuvres complètes de La Boétie”, Bordeaux et Paris, Gounouilhou et Rouan, in-4°, LXXXV et 444 pages.

1922 : Paul Bonnefon, “La Boétie, Discours de la Servitude Volontaire” reprise partielle de l’édition précédente. Texte du manuscrit De Mesmes.

1983 : GF-Flammarion, “La Boétie, Discours de la servitude volontaire”, Présentation par Simone Goyard-Fabre (127 p.). Texte du manuscrit De Mesmes, établi par Paul Bonnefon, avec quelques corrections.

2018 : “La Boétie, De la servitude volontaire, avant-propos de Montaigne”, Éditions “Le bleu du ciel”, Texte de Charles Teste, avec le chapitre “Sur l’amitié” de Montaigne, mis en français moderne par Guy de Pernon.

Éditions numériques

“Discours de la Servitude Volontaire, Étienne de La Boétie”, Les Éditions de Londres. « Version en français modernisé de Bossard, 1922 ». En fait, le texte de Bonnefon, d’après le manuscrit De Mesmes.

“Discours de la Servitude Volontaire ou *Contr’Un*”, d’après l’édition Payot, 2002, texte du manuscrit De Mesmes. Téléchargeable en plusieurs formats sur le site de l’UCAQ à Chicoutimi, 2006, et 2009.

En fait, toutes les éditions disponibles actuellement reproduisent soit le manuscrit De Mesmes, soit son texte modernisé par Charles Teste. La présente édition est la seule qui donne une version moderne nouvelle.

GdP

LE TEXTE de CETTE ÉDITION

Cette édition a été établie d'après le manuscrit De Mesmes de la Bibliothèque Nationale de France, consultable en ligne sur "Gallica" (Ms Fr. 839).

Initialement, j'avais prévu de prendre comme base le texte "modernisé" de Charles Teste (1836), mais les différences avec le manuscrit m'ont tout de suite apparu si nombreuses et si discutables (oublis, rajouts injustifiés, vocabulaire anachronique...) que j'ai préféré repartir de la seule source solide dont nous disposons pour ce "Discours": le manuscrit De Mesmes lui-même.

Comme je m'étais fixé pour but de donner à ce texte si connu et si peu lu une forme qui le rende accessible au plus grand nombre, il n'était pas possible de me contenter d'un "toiletage" du texte, avec modernisation de l'orthographe, de la ponctuation, de l'accentuation – comme celui qui a d'ailleurs été déjà fait dans l'édition de Bossard (1922).

J'ai donc été amené à faire une véritable réécriture, pour le rendre plus clair, souvent, et, si possible, en évitant les tournures rhétoriques que nous jugeons aujourd'hui un peu lourdes, plus agréable à lire. J'ai également introduit des "*intertitres*" répertoriés dans le "Sommaire" pour faciliter l'accès à tel ou tel passage. De même le *découpage* du texte en *paragraphes numérotés* est de mon cru : outre le fait "d'aérer quelque peu le texte", il permet de donner facilement des références précises.

Il n'en reste pas moins que La Boétie, tout comme Montaigne et leurs contemporains éduqués, étaient

littéralement nourris de la littérature et de l'histoire gréco-latine. De ce fait, les exemples donnés par La Boétie à l'appui de son "Discours" sont presque tous tirés de cette culture, qui n'est (malheureusement) plus guère connue du "grand public" : j'ai donc jugé utile, voire indispensable, d'éclaircir sommairement par des notes les noms de lieux et de personnages cités dans ce texte – références qu'il n'était évidemment pas question de faire disparaître.

1. *Je ne vois rien de bien à avoir plusieurs maîtres ;
Qu'un seul le soit, sans plus, et que ce soit le Roi.*

Voilà, selon Homère, ce qu'aurait dit Ulysse devant tout le monde. S'il n'avait dit que :

Je ne vois rien de bien à avoir plusieurs maîtres

2. c'eût été bien parler, et il n'y avait rien à dire de plus. S'il avait voulu pousser un peu son raisonnement, il aurait pu dire que la domination de plusieurs ne pouvait être bonne, puisque dès lors qu'un seul prend le titre de "maître", son autorité se fait brutale et déraisonnable... Mais au lieu de cela, c'est tout le contraire qu'il a ajouté :

Qu'un seul le soit, sans plus, et que ce soit le Roi.

3. On pourrait peut-être excuser Ulysse : pour apaiser la révolte de l'armée, il lui fallait certainement user de ce langage, en se pliant ainsi, me semble-t-il, plus à l'usage du temps qu'à la vérité elle-même. Mais

si l'on y réfléchit : n'est-ce pas un malheur extrême que d'être le sujet d'un maître dont on ne peut jamais être assuré qu'il soit bon, puisqu'il est toujours en son pouvoir d'être mauvais quand il le veut ? Et avoir plusieurs maîtres, n'est-ce pas être plusieurs fois malheureux ?

4. Je ne veux pas aborder ici cette question tellement débattue : la République est-elle, ou non, préférable à la monarchie ? Si je devais me demander quel rang la monarchie doit avoir parmi les diverses formes que peut prendre le gouvernement de la chose publique, je douterais d'abord qu'elle puisse en avoir un, car il est difficile de croire qu'il puisse y avoir quelque chose de public dans un gouvernement où tout appartient à un seul. Remettons à plus tard cette question, car elle demanderait à être traitée à part, attirant forcément à elle toutes sortes de disputes politiques.

5. Pour l'instant, je cherche seulement à comprendre comment il peut se faire que tant d'hommes, dans tant de villages, de villes et de nations, supportent parfois un tyran, qui ne tient sa puissance que de celle qu'ils lui donnent ; qui n'a le pouvoir de leur nuire que parce qu'ils le supportent ; qui ne saurait leur faire aucun mal, si ce n'est parce qu'ils aiment mieux l'endurer que le contredire.

6. C'est une chose vraiment surprenante, et pourtant si courante, qu'il vaut mieux s'en plaindre que de s'en étonner : voir un million d'hommes asservis

misérablement, subjugués, non qu'ils soient à cela contraints par une force plus grande que la leur, mais plutôt – me semble-t-il – parce qu'ils sont fascinés, envoûtés, par le nom d'un seul homme, dont ils ne devraient pas craindre la puissance, puisque justement il est seul, et dont ils ne devraient pas louer les qualités, puisqu'il se comporte à leur égard de façon inhumaine et barbare.

7. Notre faiblesse à nous, les hommes, est telle qu'il nous faut souvent obéir à la force, que nous cherchons à temporiser, puisque nous ne pouvons pas toujours être les plus forts. Alors si une nation est contrainte, par les nécessités de la guerre, de se soumettre au pouvoir d'un seul, – comme ce fut le cas pour la cité d'Athènes qui dut se soumettre à la domination des “Trente Tyrans”¹ – il ne faut pas s'étonner qu'elle soit asservie, mais plutôt déplorer ce qui lui est arrivé. Ou même ne pas s'en étonner ni s'en plaindre, mais supporter ce mal avec patience, et se réserver pour une meilleure occasion à venir.

8. Notre nature nous pousse à consacrer une grande partie de notre vie aux soins de l'amitié. Il est bien d'aimer la vertu, d'avoir de l'estime pour les hauts faits, d'être reconnaissants du bien que l'on nous fait, de prendre sur nous pour valoriser celui que l'on aime et qui le mérite.

¹ Gouvernement de trente oligarques que les Spartiates, vainqueurs de la guerre du Péloponnèse, imposèrent aux Athéniens en 404.

Se méfier des « grands hommes »

9. Si les habitants d'un pays ont trouvé chez eux quelque grand personnage qui leur ait prouvé son grand souci de les protéger, sa grande hardiesse pour les défendre, sa grande sagesse pour les gouverner, et que de ce fait ils se sont habitués à lui obéir, et lui font confiance jusqu'à lui accorder une certaine prééminence, je me demande s'il serait sage, néanmoins, de l'enlever de là où il agissait bien pour l'élever jusqu'où il risque de mal faire. Comment pourrions-nous cependant ne pas faire preuve de bonté envers celui qui nous a fait tant de bien ? Pourquoi craindrions-nous qu'il nous fasse du mal ?

10. Mais grand Dieu, qu'est-ce donc que cela ? Comment peut-on appeler ce malheur-là ? Quel nom donner à ce vice, ce vice épouvantable, celui de supporter la vue d'un nombre infini de personnes qui ne font pas qu'obéir, mais qui se soumettent ; qui ne sont pas gouvernées, mais tyrannisées ; qui n'ont ni biens ni parents, ni femmes ni enfants, ni même leur vie, qui leur appartienne ! Comment peut-on supporter les pillages, les paillardises, les cruautés, non pas ceux d'une armée, non pas ceux d'une horde barbare contre laquelle il faudrait défendre son sang et sa vie, mais du fait d'un seul homme ? Non pas du fait d'un Hercule ni d'un Samson, mais d'un homme de paille, et souvent le plus lâche, le plus falot de toute la nation ! Non pas du fait de qui aurait flairé l'odeur de poudre des batailles, mais celle du sable des tournois. Non pas du fait de qui

aurait la stature pour commander aux hommes, mais du fait d'un incapable de servir même bassement la moindre femmelette !

11. Appellerons-nous cela lâcheté ? Disons-nous que ceux qui sont ainsi soumis sont des couards, des faibles ? Si deux hommes, ou trois, ou quatre, cèdent à un seul, cela est étrange, mais bien possible ; on pourra dire, à bon droit, que c'est par manque de courage. Mais si cent, ou mille, cèdent devant un seul, ne peut-on dire que c'est parce qu'ils ne le veulent pas, non pas qu'ils n'osent s'en prendre à lui, ou que ce sont des couards, mais bien plutôt de leur part du mépris, du dédain ? Si non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mais mille villes, un million d'hommes, ne peuvent s'opposer à un seul, alors que de tous ceux-là, le mieux traité par lui ne l'est que comme un serf, un esclave – comment faut-il appeler cela ? Est-ce de la lâcheté ?

12. Il y a pourtant une borne à tous les vices, qu'ils ne peuvent franchir. Deux hommes, et même dix, peuvent avoir peur d'un seul ; mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles ne peuvent se défendre contre un seul, ce n'est pas de la couardise, qui ne saurait aller jusqu'à ce point. De même que la vaillance ne va pas jusqu'à faire qu'un seul homme puisse escalader une forteresse avec une simple échelle, qu'il puisse venir tout seul à bout d'une armée, ou qu'il parvienne à conquérir tout un royaume ! Quel vice monstrueux est-ce donc là, pour lequel le mot de couardise est trop

faible, pour lequel il n'est pas de nom assez laid, un vice que la nature désavoue, et que la langue refuse de nommer ?

13. Qu'on mette d'un côté cinquante mille hommes en armes, et autant de l'autre ; qu'on les mette en ordre de bataille ; qu'ils en viennent au combat, les uns libres et combattant pour conserver leur liberté, les autres pour la leur ôter. Lesquels, peut-on penser, iront le plus vaillamment au combat ? Ceux qui espèrent obtenir, en récompense de leur peine, le maintien de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent retirer d'autre avantage, pour les coups qu'ils donnent et reçoivent, que la servitude d'autrui ? Les uns auront toujours devant les yeux le bonheur de la vie passée, et l'espoir du même bien-être à l'avenir. Ce qu'ils endurent, pendant la bataille, ils n'y pensent pas tant qu'à ce qu'il leur faudrait endurer à jamais, eux vaincus, et leurs enfants, et toute leur postérité. Les autres n'ont rien pour les stimuler qu'une petite pointe de convoitise, qui s'émousse soudain devant le danger, et dont l'ardeur ne peut être suffisante pour ne pas s'éteindre dans la première goutte de sang qui sorte de leurs plaies.

14. Les batailles si célèbres de Miltiade, de Léonidas, de Thémistocle², qui ont eu lieu voici deux mille ans, sont encore fraîches dans la mémoire des livres et des hommes, comme si elles s'étaient déroulées hier, en Grèce, pour le plus grand bien des Grecs, et comme exemple pour le monde entier. Que penser de ce qui

² Respectivement batailles de Marathon (490), des Thermopyles (480) et de Salamine (480).

donna à un si petit nombre de gens comme l'étaient les Grecs, non pas le pouvoir, mais le courage de soutenir l'assaut de ces navires dont la mer était tellement chargée, de défaire tant de nations, tellement que l'armée des Grecs elle-même n'eût pas suffi, s'il l'avait fallu, à lui fournir des capitaines ? N'est-ce pas qu'en ces jours-là, si glorieux, ce n'était pas tant de la bataille des Grecs contre les Perses qu'il s'agissait, mais de la victoire de la liberté sur la domination, de l'affranchissement sur la sujétion ?

15. Les récits de la vaillance que la liberté met au cœur de ceux qui la défendent sont étonnants. Mais qui pourrait croire que dans tous les pays, chez tous les hommes, et tous les jours, un seul en opprime cent mille, et les prive de leur liberté, si on entendait seulement raconter cela, et si on ne le voyait pas de nos propres yeux ? Et si on nous disait que cela ne se fait que dans des pays étrangers et lointains, qui ne prendrait cela pour de l'invention, de l'affabulation, plutôt que pour la vérité ? D'ailleurs un tel tyran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'a pas à être vaincu : il l'est de lui-même, si la population n'accepte pas sa servitude. On n'a rien à lui prendre, il suffit de ne rien lui donner. Les gens n'ont pas besoin de faire quoi que ce soit pour eux-mêmes – il suffit qu'ils ne fassent rien contre eux-mêmes.

16. Ce sont donc les peuples eux-mêmes qui se laissent, ou plutôt se font enchaîner, puisqu'en cessant de servir, ils en seraient libérés. C'est le peuple qui

s'asservit, qui se tranche la gorge lui-même, et qui, ayant le choix d'être esclave ou d'être libre, laisse sa liberté pour prendre le joug ; c'est lui qui consent à son mal, ou plutôt le recherche. S'il devait lui coûter quelque chose de recouvrer sa liberté, je ne le presserais pas à le faire, bien que l'homme ne doive avoir rien de plus cher que de retrouver son bon droit naturel, et pour ainsi dire, de bête, redevenir un homme. Mais je ne lui demande même pas une telle audace : je comprends qu'il préfère en quelque sorte la sécurité de vivre misérablement à l'espérance douteuse de pouvoir vivre comme il lui plairait.

17. Mais quoi ? Si pour avoir la liberté il ne faut que la désirer ; s'il n'est besoin pour cela que de simplement le vouloir, se trouvera-t-il une nation dans le monde qui en trouvera le prix trop élevé encore, si un simple souhait peut la lui donner, et qui regrette sa volonté à recouvrer le bien qu'elle devrait racheter au prix de son sang, un bien pour lequel, s'ils l'ont perdu, tous les gens d'honneur doivent trouver la vie détestable, et la mort salutaire ?

18. Certes, de même que le feu d'une petite étincelle devient grand et va se renforçant, que plus il trouve de bois plus il est prêt à en brûler, et que, sans avoir besoin qu'on lui jette de l'eau pour l'éteindre, si l'on se contente de ne plus l'alimenter, n'ayant plus rien d'autre à consumer, il se consume lui-même, et cesse d'être un feu – de même les tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent et plus on leur

en donne, plus on les sert, si bien qu'ils deviennent sans cesse plus forts, et plus frais pour tout détruire et anéantir ; mais si on ne leur donne rien, si on ne leur obéit pas, même sans combattre, sans les frapper, les voilà nus et défaits, ils ne sont plus rien : quand sa racine n'a plus de sève et ne la nourrit plus, la branche devient sèche et morte.

19. Pour acquérir le bien qu'ils souhaitent, les gens audacieux ne redoutent pas le danger, et les astucieux ne ménagent pas leur peine ; les lâches et les faibles ne savent ni endurer le mal, ni disposer du bien ; ils ne le souhaitent plus, et leur lâcheté leur ôte la force d'y prétendre : s'il le désirent encore, c'est seulement par nature. Ce désir, cette volonté, est commune aux sages et aux imprudents, aux courageux et aux couards : elle leur fait souhaiter tout ce qui, s'ils les possédaient, les rendraient heureux et contents. Il est une seule chose, et je ne sais pourquoi, qu'il ne vient pas naturellement aux hommes de désirer : c'est la liberté, qui est pourtant un bien si grand et si plaisant que lorsqu'elle est perdue, tous les maux en découlent à la file, et que même les biens qui demeurent après elle perdent entièrement leur goût et leur saveur, corrompus qu'ils sont par la servitude. La liberté, pourtant, les hommes ne la recherchent pas, pour la simple raison, me semble-t-il, que s'ils la voulaient ils l'auraient : comme s'ils se refusaient à faire cette précieuse conquête simplement parce qu'elle est trop aisée !

20. Pauvres et misérables gens, peuples hébétés, nations acharnées à vouloir votre malheur, et aveugles envers votre bien ! Vous vous laissez dérober sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, prendre vos maisons, et les dépouiller des meubles anciens qui vous venaient de vos ancêtres ! Vous vivez de telle façon que rien ne vous appartient plus ; et il semblerait même que ce qui vous plairait, ce serait de céder en fermage la moitié de vos biens, de vos familles, et de vos vies. Et ce désastre, ce malheur, cette ruine, ne sont pas le fait d'ennemis, mais bien de l'ennemi – celui-là même que vous avez fait si grand, pour qui vous allez si courageusement à la guerre, pour la gloire duquel vous n'hésitez même pas à risquer vos vies !

21. Votre maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, et il n'a qu'un corps, rien d'autre que ce dont dispose le moindre des hommes dans ce nombre infini de vos villes, sinon les avantages que vous lui attribuez vous-mêmes pour qu'il puisse vous détruire. D'où tient-il tous ces yeux avec lesquels il vous épie, si ce n'est de vous ? D'où lui viennent les multiples mains avec lesquelles il vous frappe, si ce ne sont les vôtres ? Les pieds dont il foule le pavé de vos cités, d'où les tire-t-il, si ce ne sont ceux avec lesquels vous marchez ? Comment se peut-il qu'il n'ait de pouvoir sur vous – que par vous ? Comment oserait-il vous assaillir, s'il n'avait quelque intelligence avec vous ? Que pourrait-il bien vous faire, si vous n'étiez les

receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, si vous n'étiez traîtres envers vous-mêmes ?

22. Vous semez vos graines afin qu'il puisse les gâter. Vous meublez et remplissez vos maisons afin de lui fournir de quoi vous piller ; vous nourrissez vos filles afin qu'il ait de quoi satisfaire sa luxure ; vous nourrissez vos enfants afin qu'il puisse au mieux les envoyer dans ses guerres, les conduire à la boucherie, les faire les ministres de ses convoitises et les exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez dans le travail afin qu'il puisse se délecter de sa félicité, et se vautrer dans de sales et vilains plaisirs ; vous vous affaiblissez afin de le rendre plus fort, plus dur, et qu'il vous tienne à bride plus courte. Et de tant d'humiliations que les animaux eux-mêmes, s'ils pouvaient les ressentir, ne pourraient les supporter, vous pouvez, si vous le voulez, sinon vous en délivrer, au moins essayer de vouloir le faire. Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le bousculiez, que vous l'ébranliez, mais seulement que vous ne le souteniez plus. Et vous le verrez, comme un grand colosse dont aurait enlevé la base, s'effondrer sous son propre poids et se briser.

23. Mais les médecins disent qu'il ne sert à rien de vouloir soigner les plaies incurables. Et j'ai peut-être tort de vouloir donner ces conseils au peuple qui, depuis longtemps, ne ressent même plus le mal qui l'afflige, ce qui montre bien que sa maladie est

mortelle. Essayons donc cependant de découvrir comment cette opiniâtre volonté de servir s'est enracinée si profondément, au point de donner à penser que l'amour de la liberté ne serait pas si naturel que cela.

Vivre en sujétion n'est pas « naturel »

24. Il est tout d'abord hors de doute, à mon avis, que si nous vivions avec les droits que nous tenons de la Nature, et selon les préceptes qu'elle nous enseigne, nous serions naturellement obéissants envers nos parents, soumis à la raison, mais esclaves de personne. Tous les hommes peuvent témoigner de ce que chacun, sans autre influence que celle de sa propre nature, voue obéissance à ses père et mère. Quant à savoir si la raison est innée en nous ou non, c'est une question débattue longuement dans les académies, et qui agite toutes les écoles de philosophie : je pense donc pouvoir dire, pour le moment, qu'il y a en notre âme quelque semence naturelle de raison qui, entretenue par de bons conseils et par l'exemple, se développe en vertu, ou au contraire, souvent, ne pouvant résister aux vices qui surviennent, étouffe, et avorte.

25. Mais s'il est quelque chose de parfaitement clair et évident pour tous, quelque chose que personne ne saurait nier, c'est que la nature, qui est l'agent de Dieu et celle qui veille sur les hommes, nous a donné à tous la même forme, nous a fait dans le même moule, afin que nous nous reconnaissons tous comme des

compagnons, ou plutôt comme des frères. Et si, dans le partage des dons qu'elle nous destinait, elle a attribué quelque avantage de corps ou d'esprit aux uns plus qu'aux autres, elle n'a cependant pas voulu nous mettre en ce monde comme dans un champ de bataille, et n'a pas envoyé ici-bas les plus forts et les plus adroits comme des brigands armés dans une forêt pour y traquer les plus faibles. Il faut plutôt penser que faisant ainsi les parts des uns plus grandes et autres plus petites, elle a voulu susciter une fraternelle affection et lui donner le moyen de s'employer, les uns étant à même d'offrir des secours, les autres ayant besoin d'en recevoir.

26. Et si cette bonne mère nous a donné à tous la terre entière pour demeure, nous a logés tous dans la même maison, nous a tous faits sur le même patron, de façon à ce que chacun puisse, comme dans un miroir, se reconnaître dans un autre ; si elle nous a fait à tous ce beau présent de la voix et de la parole, pour nous aborder et pour fraterniser davantage, et par la commune et mutuelle déclaration de nos pensées nous doter d'une volonté commune ; si elle s'est efforcée par tous les moyens de serrer si fortement le nœud de notre alliance dans la société, si elle a montré en toutes choses qu'elle ne voulait pas seulement faire que nous soyons tous unis mais que nous ne soyons qu'un, il ne peut y avoir aucun doute : nous sommes tous naturellement libres, puisque nous sommes tous des frères. Et il ne peut venir à l'idée de personne que la

nature, ayant fait de nous une seule et même confrérie, ait pu mettre qui que ce soit d'entre nous en servitude.

27. En vérité, il est inutile de débattre pour savoir si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut tenir quiconque en servitude sans lui faire tort, et que rien n'est plus contraire à la nature, qui est raisonnable, que l'injustice. C'est donc bien que la liberté est tout à fait naturelle, et que de ce fait, à mon avis, nous ne sommes pas seulement nés en possession de notre liberté, mais avec l'obligation de la défendre. Or s'il s'en trouve qui, d'aventure, en doutent encore, et sont tellement abrutis qu'ils sont incapables de reconnaître ni leurs biens ni leurs défauts naturels, il faudra leur rendre l'honneur qui leur revient, et que, pour ainsi dire, montent en chaire les animaux eux-mêmes, pour leur enseigner ce qu'est leur nature et leur condition ! Car les animaux (Dieu me vienne en aide !), si les hommes ne font pas trop la sourde oreille, leur crient : « Vive la liberté ! »

28. Plusieurs d'entre eux meurent aussitôt qu'ils sont pris, comme le poisson, dès qu'il est sorti de l'eau. D'autres se laissent mourir plutôt que de survivre à leur liberté naturelle. S'il existait chez les animaux des différences de rang, ils feraient de ceux-là leur noblesse. D'autres, des plus grands jusqu'aux plus petits, lorsqu'on les prend, offrent une telle résistance par leurs ongles, leurs cornes, leur bec ou leurs pieds, qu'ils montrent bien qu'elle importance ils attachent à ce qu'ils vont perdre. Et quand ils sont pris, ils nous donnent tellement de signes évidents de la

connaissance qu'ils ont de leur malheur qu'il est beau de les voir se languir plutôt que vivre, et ne pouvant accepter leur servitude, se plaindre sans cesse de leur liberté perdue.

29. Quand un éléphant, s'étant défendu jusqu'à la dernière extrémité, ayant perdu tout espoir et sur le point d'être pris, frappe des mâchoires contre les arbres, et s'y casse les défenses, qu'est-ce que cela signifie, sinon que son grand désir de rester libre comme il l'est naturellement lui souffle l'idée de marchander avec les chasseurs et de voir si, pour le prix de ses dents, il s'en sortirait quitte, et si l'ivoire des ses dents, accepté en guise de rançon, lui garantirait sa liberté ?

30. Et que dire du cheval ? Aussitôt né, nous nous efforçons de l'appivoiser pour lui apprendre à obéir ; et malgré cela, quand vient le moment de le monter, il mord le frein et lance des ruades quand on l'éperonne, montrant par là (me semble-t-il) que s'il sert, ce n'est pas de bon gré, mais bien par la contrainte. Que dire encore ?

*Même les bœufs sous le poids du joug geignent
Et les oiseaux dans leur cage se plaignent.*

31. Comme je l'ai dit autrefois, passant mon temps à composer des vers. [Car je ne craindrai pas en écrivant en ton honneur³, ajouter ici de mes vers, dont je ne t'ai

³ Le manuscrit De Mesmes porte ici « Ô Longa ! ».
Il s'agit du prédécesseur de La Boétie au Parlement de Bordeaux.

jamais lu un seul : si tu faisais semblant de t'en contenter, j'en tirerais certes quelque gloire !]⁴

Ainsi, puisque tout être capable de sentiment, ressent le malheur de la sujétion et recherche la liberté ; puisque les animaux, et ceux-là mêmes qui sont faits pour le service de l'homme, ne peuvent s'accoutumer à servir sans protester de leur désir contraire, quel est donc ce qui a pu tellement dénaturer l'homme, né pour vivre libre, au point de lui faire oublier son premier état, et jusqu'au désir de le retrouver ?

Les trois sortes de Tyrans

32. Il y a trois sortes de tyrans⁵ : les premiers tiennent leur pouvoir⁶ de l'élection, par le peuple ; les seconds par la force des armes, les troisièmes, par succession dans leur lignée⁷. Ceux qui l'ont acquis en vertu du droit de la guerre s'y comportent, comme on dit, en pays conquis. Ceux qui naissent rois ne sont généralement pas meilleurs : nés et élevés au sein de la tyrannie, ils ont tété avec leur lait la nature du tyran⁸, et considèrent les peuples qui leur sont soumis comme leurs serfs héréditaires ; et selon le penchant auquel ils sont le plus enclins, qu'ils soient avarés ou prodiges, ils usent du Royaume comme de leur propre héritage.

⁴ Cette remarque (entre crochets) ne figure pas dans l'édition Teste. Elle pourrait être supprimée.

⁵ Charles Teste ajoute : "Je parle des mauvais Princes". Précaution ? Certainement : c'est Louis-Philippe qui est au pouvoir, en 1836. Bossard (1922) s'en tient, lui au texte du manuscrit : il n'a rien à craindre !

⁶ Mesme : "royaume". Mais il ne s'agit pas ici de territoire ; plutôt le "droit de régner".

⁷ La Boétie écrit : « race ». Le mot a aujourd'hui une signification différente ; je le remplace par "lignée".

⁸ Mesme : "tirent avec le lait la nature du tyran", Teste a tort d'écrire : "ils suçent avec le lait naturel du tyran".

Quant à celui qui tient son pouvoir du peuple, il devrait être, me semble-t-il, plus facile à supporter, et il le serait en effet, si ce n'était que, dès qu'il se voit élevé au-dessus de tous les autres, flatté par je ne sais quoi qu'on appelle la grandeur, il prend le parti de ne plus en bouger. Il considère généralement comme normal de transmettre à ses enfants le pouvoir qui lui a été confié par le peuple. Et dès lors que ceux-ci ont adopté cette idée, il est étrange de voir comment ils surpassent, en toutes sortes de vices, et même en cruauté, toutes les autres sortes de tyrans.

33. C'est qu'ils ne trouvent pas d'autre moyen pour assurer leur nouvelle tyrannie, que de renforcer la servitude, et éloigner tellement leurs sujets de l'idée de la liberté, que même si elle est encore fraîche à leur mémoire, ils puissent parvenir à la faire disparaître complètement.

34. Ainsi, pour dire la vérité, je vois bien qu'il y a entre eux quelques différences, mais il n'y a pas de choix possible : si les moyens de parvenir à régner sont divers, la façon de régner, elle, est toujours à peu près la même. Ceux qui ont été élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter ; les conquérants, comme leur proie ; les successeurs, comme leurs esclaves naturels.

35. Mais à ce propos, s'il se trouvait aujourd'hui, par hasard, quelques personnes toutes neuves, qui ne soient ni accoutumées à la sujétion, ni friandes de la liberté,

qui ne sachent rien ni de l'une ni de l'autre, et ignorent même jusqu'à leurs noms, et qu'on leur donne à choisir entre vivre en sujétion ou vivre libres, quel serait leur choix ? Nul doute qu'ils aimeraient mieux obéir à la seule raison que servir un homme – à moins qu'ils ne fassent comme ceux d'Israël qui, sans y être contraints et sans en avoir le besoin, se donnèrent à eux-mêmes un tyran. Je ne lis jamais l'histoire de ce peuple sans en éprouver un grand dépit, qui me pousserait presque à devenir inhumain à leur égard, au point de me réjouir de tous les maux qui, par la suite, leur advinrent.

36. Car en effet, pour que les hommes, tant qu'il reste en eux quelque chose de l'homme, se laissent assujettir, il faut, soit qu'ils y soient contraints, soit qu'ils soient trompés. Contraints, soit par les armées étrangères, comme Athènes et Sparte le furent par celle d'Alexandre ; soit par les factions, comme ce fut le cas, bien avant cela, pour la cité d'Athènes, qui tomba entre les mains de Pisistrate⁹. Quand ils sont trompés, ils perdent aussi leur liberté ; mais c'est moins souvent par tromperie du fait d'autrui que de leur propre fait: ils se trompent eux-mêmes.

37. À Syracuse, alors capitale de la Sicile, le peuple, pressé de tous côtés par ses ennemis, ne se souciant que du danger présent¹⁰, fit de Denys le premier des

⁹ Successeur de Solon à la tête d'Athènes, il s'empara du pouvoir en s'appuyant sur les petits paysans de la montagne.

¹⁰ Teste ajoute: "et sans prévoyance de l'avenir".

“tyrans”¹¹, et lui confia la charge de conduire l’armée. Ce peuple ne s’aperçut qu’il l’avait fait si puissant que quand cet homme-là revint victorieux : comme si ce n’était pas les ennemis qu’il avait vaincus, mais ses propres concitoyens, il se fit de capitaine roi, et de roi, tyran. Il est à peine croyable de voir comment, dès lors qu’il est soumis¹², le peuple oublie si vite et si complètement sa liberté qu’il n’est pas pensable qu’il se réveille pour la reconquérir : il sert si bien et si volontiers qu’on dirait, à le voir, qu’il n’a pas perdu sa liberté mais gagné sa servitude¹³.

38. Il est vrai qu’au commencement, on sert, vaincu et contraint par la force ; mais ceux qui viennent ensuite¹⁴ servent sans regrets, et font volontiers ce que leurs devanciers avaient fait sous la contrainte. C’est ainsi que les hommes nés sous le joug, puis nourris et élevés dans l’état de servage, sans regarder plus loin, se contentent de vivre comme ils sont nés : ils ne pensent pas avoir d’autre bien ni d’autres droits que ceux qu’ils ont, et prennent pour naturel l’état qui leur vient de leur naissance. Et pourtant, il n’est pas d’héritier, si prodigue et si nonchalant qu’il soit, qui ne promène un jour son regard sur les registres qu’il tient de son père, pour voir s’il jouit effectivement de tous les droits de sa

¹¹ Le mot “tyran” exprimait jadis un titre et n’avait rien de ce que comporte l’acception moderne. Mais Denys, par son comportement, accrédiata cette idée de *despote* associée au mot.

¹² Teste ajoute : “par la fourberie d’un traître”.

¹³ Teste ajoute : “pour s’engourdir dans le plus abrutissant esclavage”.

¹⁴ Teste ajoute : “n’ayant jamais connu la liberté, ne sachant pas même ce que c’est”.

succession, et si l'on n'a pas empiété sur eux ou sur ceux de son prédécesseur.

39. Mais l'habitude, qui en toutes choses, exerce un grand pouvoir sur nous, a surtout le pouvoir de nous enseigner à servir ; et comme pour Mithridate, qui s'habitua peu à peu à prendre du poison, elle nous apprend à avaler le venin de la servitude sans même le trouver amer. On ne peut nier que la nature nous dirige d'abord là où elle veut, et nous fait considérer comme bien ou mal nés. Mais il faut bien admettre qu'elle a en nous moins de pouvoir que n'en a l'habitude, car le naturel, si bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu, alors que l'habitude nous façonne toujours, en dépit de nos penchants naturels. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et si fragiles, qu'elle ne peuvent supporter¹⁵ le moindre choc dû à une nourriture contraire : elles s'entretiennent moins aisément qu'elle ne s'abâtardissent, elles se diluent et disparaissent, comme il en est pour ces arbres fruitiers, qui ont bien leur naturel propre, qu'ils conservent si on les laisse croître, mais le perdent aussitôt pour porter d'autres fruits qui leur sont étrangers, dès qu'on les a greffés. Les herbes ont aussi chacune leur propriété, leur naturel et leur singularité ; mais le gel, le temps, le terroir, ou la main du jardinier, ajoutent ou retranchent quelque chose à leurs vertus. La plante que l'on a vue en un endroit, on ne parvient pas à la reconnaître en un autre.

¹⁵ Teste : “résister au moindre choc des passions ni à l'influence d'une séduction qui les contrarie.”

40. Qui verrait les Vénitiens, cette poignée de gens vivant si librement que le plus méchant d'entre eux ne voudrait même pas être le roi de tous ; des gens nés et élevés de telle façon qu'aucun d'entre eux ne reconnaît d'autre ambition que d'être le plus avisé, ou celui qui prendra le plus grand soin à entretenir sa liberté ; des gens ainsi élevés dès le berceau qu'ils n'accepteraient pas d'échanger un seul brin de leur liberté contre toutes les félicités humaines... qui aurait vu ces gens-là, dis-je, et s'en irait ensuite sur les terres de celui que nous appelons le Grand Seigneur, et verrait là des gens qui ne veulent être nés que pour servir, qui sacrifient leur vie pour maintenir sa puissance – penserait-il que ces deux peuples puissent avoir une commune nature ? Ne penserait-il pas plutôt que sortant d'une société d'hommes, il soit entré dans un parc d'animaux ?

41. Lycurgue, législateur de Sparte, avait nourri, dit-on, deux chiens, tous deux frères, tous deux allaités du même lait, l'un élevé en sa maison, l'autre habitué à courir les champs, au son de la trompe et du cor. Et pour montrer au peuple lacédémonien que les hommes sont tels que l'éducation qu'ils reçoivent les fait, il mit les deux chiens devant tout le monde sur une place de marché, avec entre eux un plat de soupe et un lièvre. L'un courut vers la soupe, et l'autre vers le lièvre.

– Voyez ! dit-il, et pourtant ils sont frères !

Par ses lois et sa gestion de la cité, il sut donner aux Lacédémoniens une si bonne éducation, qu'ils eussent

préféré souffrir de mille morts plutôt que de reconnaître un autre seigneur que la loi et la raison.

42. Je prends plaisir à rapporter ici un propos tenu jadis par un favori de Xerxès, le grand roi de Perse, à propos des Lacédémoniens. Alors que Xerxès faisait les préparatifs pour lancer sa grande armée à la conquête de la Grèce, il envoya ses ambassadeurs dans plusieurs villes de ce pays pour demander « de l'eau et de la terre », la formule employée traditionnellement par les Perses pour sommer les villes de se soumettre à eux. Mais il se garda bien d'en envoyer à Athènes et à Sparte, car ceux que son père Darius y avait envoyés pour la même raison avaient été jetés, les uns dans les fossés, les autres dans les puits, en leur disant qu'ils pouvaient y prendre à leur aise de la terre et de l'eau, pour aller la porter à leur prince : ces gens-là¹⁶ ne pouvaient supporter que l'on porte atteinte à leur liberté, même par la moindre parole.

43. Mais pour avoir agi de la sorte, les Spartiates reconnurent qu'ils avaient offensés leurs dieux et surtout Talthybie¹⁷, le dieu des messagers. Pour les apaiser, ils eurent l'idée d'envoyer à Xerxès deux de leurs citoyens pour qu'il dispose d'eux à sa guise, et se venge ainsi du sort infligé aux ambassadeurs de son père. Deux Spartiates, l'un nommé Sperthiès et l'autre Bulis, se portèrent volontaires pour s'offrir en paiement. En chemin, ils arrivèrent au palais d'un

¹⁶ La Boétie : « ces gens » ; Teste : « ces fiers républicains » ! ?

¹⁷ Héraut d'Agamemnon, qui participa avec lui à la guerre de Troie.

Persan nommé Indarne, lieutenant du roi pour toutes les villes d'Asie des deux côtés de la mer ; celui-ci les reçut fort honorablement, leur fit faire bonne chère, et après avoir parlé de ceci et cela, il leur demanda pourquoi ils rejetaient si fort l'amitié du roi ?

44. – Voyez, Spartiates, dit-il, à travers moi, comment le roi sait honorer ceux qui le méritent. Et songez que si vous étiez à son service et qu'il vous eût connus, il vous eût traités de la même façon, et que vous seriez tous deux gouverneurs de quelque ville grecque.

– Ce n'est pas là, Indarne, un conseil que tu puisses nous donner. Car le bonheur que tu nous promets, c'est celui que tu connais; mais celui dont nous jouissons, tu ne sais pas ce que c'est ! Tu as bénéficié de la faveur du roi. Mais la liberté, tu ne sais pas quel goût elle a, et tu ne sais pas combien elle est douce ! Si tu en avais tâté, tu nous conseillerais toi-même de la défendre, non pas avec la lance et le bouclier, mais avec les dents et les ongles !

Les Spartiates seuls avaient dit ce qu'il fallait dire. Mais chacun, ici, parlait selon l'éducation qu'il avait reçue. Car le Persan ne pouvait regretter la liberté, ne l'ayant jamais connue, et le Lacédémonien ne pouvait supporter la sujétion, ayant goûté à la liberté.

45. Caton d'Utique étant encore enfant et sous la férule du maître, allait souvent chez Sylla le dictateur. La porte lui en était toujours ouverte, parce qu'ils étaient proches parents, et que sa famille elle aussi était de bon rang dans cette société. Quand il s'y rendait, il

était toujours accompagné de son maître, comme c'était l'usage pour les enfants de bonne famille. Il s'aperçut un jour que dans la maison de Sylla, en la présence de celui-ci, ou sur son ordre, on emprisonnait les uns et condamnait les autres : l'un était banni, l'autre étranglé ; on demandait la confiscation des biens de l'un et la tête d'un autre. En somme, tout se passait, non pas comme chez un magistrat de ville, mais comme chez un tyran du peuple : ce n'était pas une salle de justice, mais l'atelier de la tyrannie.

46. Ce jeune homme dit alors à son maître¹⁸ :

– Que ne me donnez-vous un poignard ? Je le cacherai sous ma robe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé : j'ai le bras assez fort pour en débarrasser la cité.

Voilà une pensée vraiment digne de Caton : c'est bien là le début d'une vie digne de ce que fut sa mort. Et pourtant : taisez le nom de cet homme, ignorez son pays, racontez seulement le fait tel qu'il fut, – et il parlera de lui-même. On pensera aussitôt : cet enfant était Romain, né dans Rome quand elle était libre.

47. Et pourquoi donc tout ceci ? Ce n'est certes pas parce que le pays et le terroir y sont pour quelque chose, puisqu'en tous lieux la sujétion est amère et qu'il est agréable d'être libre. Mais c'est que je suis d'avis qu'il faut avoir de la compassion pour ceux qui naissent sous le joug, qu'on les excuse, et même leur

¹⁸ C'est le mot du manuscrit De Mesmes. Toutes les éditions qui reprennent la version de Charles Teste ont ici la coquille "percepteur" pour "précepteur" !

pardonne : n'ayant pas même vu l'ombre de la liberté, n'en ayant jamais entendu parler, ils ne ressentent pas le malheur d'être esclaves.

Si, en effet, comme le dit Homère des Cimmériens, il est des pays où le soleil apparaît différemment de ce qu'il est chez nous, serait-il étonnant si, après les avoir éclairés six mois continuellement, et laissés dans l'ombre sans se montrer durant les autres six mois, serait-il étonnant que ceux qui viendraient à naître pendant cette longue nuit et n'auraient jamais entendu parler de la clarté, ni jamais vu le jour, se soient accoutumés aux ténèbres dans lesquels ils sont nés sans même désirer voir la lumière ? On ne regrette jamais ce qu'on n'a jamais eu, et le regret ne vient jamais qu'après le plaisir. C'est toujours par la connaissance du mal que revient le souvenir de la joie passée. La nature de l'homme est bien d'être libre et de vouloir l'être. Mais cette nature prend facilement un autre pli : celui que son éducation lui a donné.

48. On peut donc dire que toutes les choses auxquelles l'homme s'habitue lui deviennent peu à peu comme normales ; mais ne sont véritablement naturelles pour lui que les choses simples et non altérées. La première cause de la *servitude volontaire*, c'est donc l'habitude.

Il en est ainsi des hommes comme des plus braves chevaux, qui d'abord mordent leur frein, et ensuite jouent avec lui, qui d'abord ruent pour qu'on ne les selle pas, et se flattent maintenant de leurs harnais, sont tout fiers de porter armure. Ils disent qu'ils ont été

toujours assujettis. Que c'est ainsi que leurs pères ont vécu. Ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal¹⁹ et s'en persuadent par des exemples ; ils fondent eux mêmes la domination de ceux qui les tyrannisent par sa durée – mais pourquoi les années donneraient-elles le droit de mal faire ? Et ne renforcent-elles pas l'injure faite ?

Les esprits supérieurs seront toujours contre la servitude

49. Toujours est-il que certains, plus fiers que les autres, sentent le poids du joug, et ne peuvent s'empêcher de le secouer ; ils ne se font jamais à la sujétion, et comme Ulysse cherchait toujours, par terre et par mer, à revoir la fumée de sa maison, ne peuvent oublier leurs droits naturels, leurs prédécesseurs, et leur être originel. Ceux-là, dont l'entendement est net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme la plupart des gens, de ne voir que le bout de leurs pieds sans regarder ce qui est derrière ni devant : ils se remémorent les choses passées pour juger des présentes et de celles qui vont advenir. Ayant la tête bien faite, ils l'ont encore polie par l'étude et le savoir. Ceux-là, quand bien même la liberté serait entièrement disparue et bannie de ce monde, l'imagineraient et la sentiraient encore, la savoureraient dans leur esprit, et la servitude ne serait jamais de leur goût de quelque façon qu'on l'accoutre.

¹⁹ Teste écrit : « le mors ». Bonnefon (1922) suit le manuscrit De Mesmes. Moi aussi.

50. Le Grand Turc a bien compris que les livres et le savoir donnent aux hommes, plus que toute autre chose, le sens et l'intelligence de leur dignité et la haine de la tyrannie. C'est pourquoi il n'a, dit-on, dans le pays qu'il gouverne, guère de savants, et n'en veut pas plus. Et le zèle et l'affection pour la liberté de ceux qui, malgré le temps, ont conservé leur attachement pour elle, quel qu'en soit le nombre, demeure sans effet, car ils ne se reconnaissent pas entre eux. La liberté leur est entièrement ôtée, sous ce tyran, de faire quoi que ce soit, de parler, et presque de penser : ils demeurent donc isolés dans leurs propres idées. Ainsi Momus le dieu moqueur ne moquait-il pas vraiment quand il regretta que Vulcain n'ait pas mis, dans l'homme qu'il avait forgé, une petite fenêtre sur le cœur pour que l'on puisse y voir ses pensées. On a dit que Brutus et Cassius, lorsqu'ils se lancèrent dans leur entreprise pour la délivrance de Rome, ou plutôt du monde entier, ne voulurent pas que Cicéron, ce grand défenseur du bien public s'il en fut jamais²⁰, soit de la partie, estimant que son cœur était trop faible pour un si haut dessein. Ils avaient confiance en sa volonté, mais pas en son courage.

51. Et pourtant, qui voudrait se rappeler les faits du temps passé et les anciennes Annales, découvrira que presque tous ceux qui, voyant leur pays malmené et en mauvaises mains ont entrepris de bonne foi de le délivrer, sans feinte, et avec détermination, sont bien

²⁰ Teste : « ce grand et beau diseur ».

parvenus à leurs fins, comme si, pour apparaître, la liberté ne s'était, en quelque sorte, aidée elle-même. Harmodius et Aristogiton²¹, Thrasybule²², Brutus l'Ancien, Valerius²³ et Dion²⁴, qui conçurent un si vertueux projet, l'exécutèrent avec succès. La réussite ne fait presque jamais défaut à de tels projets s'ils sont portés avec détermination. Brutus le Jeune et Cassius abolirent la servitude ; et si en ramenant la liberté dans leur pays, ils moururent, ce ne fut pas misérablement : ce serait blasphémer que de dire qu'il y ait eu quoi que ce soit de blâmable chez ces gens-là, dans leur mort comme dans leur vie. Mais certes leur mort causa de grands dommages, un malheur définitif à la République, et la ruinèrent entièrement : il semble qu'elle ait été enterrée avec eux.

52. Les autres entreprises menées après eux contre les empereurs romains ne furent que des conjurations de quelques ambitieux, qui ne sont pas à plaindre pour les obstacles qu'ils rencontrèrent, car il est évident que ce qu'ils voulaient ce n'était pas renverser le trône mais changer la couronne de tête, car ils prétendaient chasser le tyran mais conserver la tyrannie. À ces gens-là, je n'aurais pas souhaité qu'ils réussissent, et je suis même bien content que leur exemple ait montré qu'il ne faut

²¹ Qui assassinèrent le Tyran Pisistrate.

²² Qui chassa les tyrans d'Athènes en 409.

²³ Brutus l'ancien et Valerius : fondateurs de la république.

²⁴ Successeur de Denys comme tyran de Syracuse.

abuser du saint nom de la Liberté pour de mauvais desseins.

53. Mais je reviens à mon sujet, que j'avais quelque peu délaissé.

La première raison pour laquelle les hommes se laissent volontiers asservir, c'est qu'ils naissent serfs et sont élevés dans la servitude. Et de cette raison-ci découle une autre : sous les tyrans, les gens deviennent facilement lâches et efféminés, et je loue Hippocrate, ce grand-père de la médecine, d'avoir fort judicieusement signalé cela dans l'un de ses livres intitulé "Des maladies". Cet homme-là avait certes en toutes choses un grand courage, et il le montra bien quand le Grand Roi de Perse voulut l'attirer à lui par des offres alléchantes et de grands présents : il lui répondit franchement que ce serait pour lui un cas de conscience que d'avoir à soigner des barbares qui voulaient la mort des Grecs, et de lui apporter son aide, à lui qui entreprenait d'asservir la Grèce. La lettre qu'il lui envoya se lit encore aujourd'hui dans ses œuvres, et témoignera à jamais de son courage²⁵ et de sa noble nature.

54. Il est certain qu'avec la liberté se perd aussi la vaillance : les gens assujettis n'ont ni ardeur, ni allégresse au combat, ils vont au-devant du danger un peu comme s'ils étaient entravés et engourdis par l'habitude de la sujétion. Ils ne sentent pas brûler dans leur cœur l'ardeur de la liberté, qui fait mépriser le

²⁵ Teste : « de son bon cœur » !

danger et désirer une mort glorieuse au milieu de ses semblables. Chez les gens libres, c'est à qui mieux mieux, chacun pour tous et tous pour chacun²⁶. Ils savent qu'ils auront leur part dans le malheur de la défaite, ou au bonheur de la victoire ; mais les gens asservis ne sont pas seulement dépourvus de courage guerrier, ils perdent aussi en toutes choses leur vivacité, ils ont peu de cœur pour entreprendre de grandes choses. Les tyrans savent bien cela, aussi font-ils tout ce qu'ils peuvent pour les rendre encore plus avachis.

55. Xénophon, grand historien grec, a fait un livre dans lequel il fait parler Simonide et Hiéron, tyran de Syracuse, sur les misères des tyrans. C'est un livre plein de graves critiques, et à mon avis, il est aussi très agréablement écrit. Si seulement les tyrans l'avaient mis devant leurs yeux comme un miroir ! Je pense qu'ils y auraient certainement reconnu leurs propres défauts et qu'ils en auraient eu honte... Ce livre parle de la peine qu'éprouvent les tyrans qui, nuisant à tout le monde, sont amenés à craindre tout le monde. Il dit aussi que les mauvais rois enrôlent à leur service des étrangers pour leurs guerres, parce qu'ils n'osent plus mettre d'armes entre les mains de leurs sujets à qui ils ont fait du tort. Il y a quelques rois en France même (plus encore autrefois qu'aujourd'hui) qui ont eu à leur solde des troupes étrangères, mais c'était pour épargner la vie de leurs sujets, estimant qu'il valait bien la peine de dépenser un peu d'argent pour cela.

²⁶ Manuscrit : « chacun pour le bien commun, chacun pour soy. » Je ne pense pas que l'on puisse conserver à la lettre ici, « chacun pour soi », qui ferait certainement contresens par rapport à la pensée de La Boétie ?

56. Et c'était là l'opinion de Scipion (dit « l'Africain », je crois), qui aimait mieux, disait-il, avoir sauvé un citoyen que défait cent ennemis. Mais il est bien certain que le tyran ne croit jamais sa puissance assurée que quand il n'a plus sous lui un homme de quelque valeur. On peut donc dire à son propos ce que, selon Térence, Thrason disait au maître des éléphants :

*C'est pour cela que brave vous êtes,
C'est pour avoir dompté des bêtes ?*

Abrutir le peuple pour régner

57. Mais cette ruse des tyrans consistant à abêtir leurs sujets ne se voit nulle part aussi bien que dans ce que fit Cyrus envers les Lydiens, après s'être emparé de Sardes, leur capitale, et avoir emmené avec lui comme captif Crésus, ce roi si riche. Quand on lui apprit que les Lydiens s'étaient révoltés, il les eut bientôt réduits à l'obéissance. Mais pour ne pas avoir à saccager une aussi belle ville, ni être contraint d'y maintenir en permanence une armée, il trouva un expédient sortant de l'ordinaire : il y établit des maisons closes, des tavernes, des maisons de jeu, et fit publier une ordonnance selon laquelle les habitants étaient enjoins de fréquenter ces lieux. Et il se trouva si bien de ce genre de garnison que par la suite, il n'eut plus jamais à tirer l'épée contre les Lydiens : ces pauvres gens s'amusèrent à inventer toutes sortes de jeux, si bien que

les latins en ont tiré leur mot pour ce que nous appelons *passé-temps*, et qu'eux nommaient "*lude*", par déformation de *Lydie*.

58. Tous les tyrans n'ont pas déclaré aussi ouvertement qu'ils voulaient ramollir leurs sujets ; mais de fait, ce que celui-là ordonna formellement, d'autres l'ont pratiqué en sous-main. C'est de toutes façons le penchant naturel du peuple, dont le nombre est toujours plus élevé dans les villes : soupçonneux à l'endroit de celui qui l'aime, et confiant envers celui qui le trompe. Il n'est pas d'oiseau qui se prenne le mieux à la pipée, aucun poisson qui pour la friandise du ver ne morde plus vite à l'hameçon, que ces peuples qui se laissent promptement allécher par la servitude par la moindre plume qu'on agite devant leurs yeux. Et c'est vraiment quelque chose d'étonnant qu'ils se laissent aller si promptement, pour peu qu'on les chatouille !

59. Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux, et mille autres drogues de cette sorte étaient, chez les peuples anciens, les appâts de la servitude, le prix de leur liberté, les outils de la tyrannie. Ce système, cette pratique, ces tentations, voilà les moyens dont disposaient les tyrans de l'antiquité pour abrutir leurs sujets et faire en sorte qu'ils acceptent leur servitude. Ainsi les peuples abrutis, trouvant beaux tous ces passe-temps, amusés par les vains plaisirs qui leur passaient devant les yeux, s'accoutumaient à servir, aussi naïvement, mais plus mal encore que les petits

enfants, qui apprennent à lire pour voir les belles images des livres enluminés.

60. Les tyrans romains usèrent encore d'un autre moyen, en faisant festoyer souvent les hommes des décuries²⁷, séduisant cette canaille par son point faible : les plaisirs de la bouche. Ainsi, même le plus intelligent d'entre eux n'eût-il pas abandonné son écuelle de soupe pour recouvrer la liberté de la « République » de Platon. Les tyrans faisaient leurs largesses avec un quart de blé, un setier²⁸ de vin, une sesterce²⁹. Et dès lors, c'était vraiment pitié d'entendre crier « Vive le Roi ! » Ces lourdauds ne se rendaient pas compte qu'en recevant ces choses-là, ils ne faisaient que récupérer une partie de leurs biens et que cela même qu'ils reprenaient, le tyran n'aurait pas pu le leur donner, s'il ne le leur avait pas dérobé auparavant ! Celui qui ramassait aujourd'hui sa sesterce, et se gorgeait au festin public, bénissant Tibère et Néron et leurs belles libéralités, le lendemain était contraint d'abandonner ses biens à leur avarice, ses enfants à la dépravation, son sang lui-même à la cruauté de ces magnifiques empereurs, et ne disait mot, demeurait muet comme une pierre, ne remuait pas plus qu'une souche...

61. Le peuple a toujours été comme cela : il est prêt, et d'avance dissolu pour le plaisir qu'il ne peut

²⁷ Groupes d'hommes du peuple enrôlés dix par dix, et entretenus aux frais du Trésor Public, dans la Rome antique.

²⁸ Ancienne mesure de capacité pour les grains (entre 150 et 300 litres environ).

²⁹ Monnaie d'argent chez les Romains.

recevoir honnêtement ; mais il est tout à fait insensible au tort qui lui est fait et qu'il ne peut raisonnablement supporter. Je ne vois personne, maintenant qui, entendant parler de Néron, ne tremble au seul nom de ce monstre exécrationnel, de cette sale peste ! Et cependant, il faut bien le dire, cet homme-là, ce boute-feu, ce bourreau, cette bête sauvage, après sa mort, qui fut aussi dégoûtante que sa vie, le noble peuple romain en éprouva tant de déplaisir, parce qu'elle le privait des ses jeux et de ses festins, qu'il fut sur le point d'en porter le deuil. C'est du moins ce que nous en a rapporté Cornélius Tacite, auteur et historien des plus sérieux. On ne s'en étonnera pas, si l'on considère ce que ce même peuple avait fait auparavant à la mort de Jules César, qui abrogea les lois et la liberté.

62. À ce personnage on ne peut rien accorder qui vaille, me semble-t-il : son humanité, que l'on vante tant, fut en réalité plus funeste que la plus grande cruauté du plus sauvage tyran qui ait jamais vécu. C'est qu'en effet, cette venimeuse douceur ne fit qu'enrober de sucre la servitude du peuple romain. Après sa mort, le peuple qui avait encore en bouche le goût de ses banquets, et en l'esprit le souvenir de ses prodigalités, pour lui rendre les honneurs et réduire son corps en cendres, lui dressa un grand bûcher avec les bancs de la place, puis lui éleva une colonne dédiée au "Père de la Patrie" comme le disait son chapiteau. On lui rendit plus d'honneurs une fois mort que l'on aurait dû en

rendre à un homme de ce monde, si ce n'est à ceux qui l'avaient tué.

Hypocrisies

63. Les empereurs romains n'oubliaient surtout pas de prendre le titre de "Tribun du Peuple", parce que cet office était considéré comme saint et sacré, mais aussi parce qu'il était voué à la défense et à la protection du peuple : par ce moyen, et par l'intermédiaire de l'état, ils s'assuraient ainsi que le peuple leur ferait mieux confiance, comme s'il suffisait qu'ils entendent prononcer le nom de cette magistrature, sans même en ressentir les effets.

Aujourd'hui, ils ne font guère mieux, ceux qui, pour la moindre des choses comme pour les plus graves, commencent toujours leurs discours par quelques jolies formules invoquant le bien public et la sollicitude à l'égard de tous... Car tu connais bien, ô Longa³⁰, cette ordonnance³¹, qui contient en quelques endroits des lignes dont on pourrait user finement, en cas de besoin ! Mais dans la plupart de ces écrits-là, il ne saurait y avoir de finesse, tant ils font preuve d'impudence !

64. Les rois d'Assyrie, et après eux les rois Mèdes, ne se présentaient au public que le plus tard possible, pour

³⁰ Ce personnage, prédécesseur de La Boétie au Parlement de Bordeaux, a déjà été évoqué plus haut (note 3). Charles Teste a supprimé les deux références.

³¹ La Boétie écrit « formulaire » ; il ne pouvait certainement pas être plus précis sans encourir de graves ennuis... Les textes officiels de l'époque commençaient toujours par de belles paroles, et il fallait souvent *lire entre les lignes*. Tout comme de nos jours.

mettre dans l'esprit de peuple qu'ils avaient quelque chose de plus que les hommes, et laisser dans cette idée les gens qui imaginent volontiers les choses qu'ils n'ont pas vues. Ainsi tant de nations, qui furent longtemps sous la domination de l'empire assyrien, s'accoutumèrent à ce mystère, et servirent d'autant plus volontiers qu'ils ne savaient pas quel maître ils servaient, ni même s'ils en avaient un, et vivaient ainsi tous dans la crainte de quelqu'un que personne n'avait jamais vu !

65. Les premiers rois d'Égypte ne se montraient guère sans porter tantôt un chat, tantôt une branche, tantôt du feu sur la tête : ils se masquaient ainsi, comme des bateleurs. Et en faisant cela, qui était si étrange, ils suscitaient le respect et l'admiration de leurs sujets qui, s'ils n'avaient été aussi sots ou aussi avilis, en auraient ri, et se seraient moqués d'eux. C'est vraiment pitoyable de voir tout ce dont les tyrans du temps passé se servaient pour fonder leur tyrannie, tous ces petits moyens qu'ils ont utilisés pour cela. De tout temps, ils ont trouvé la foule tellement disposée à les croire, qu'il leur suffisait de tendre leurs filets pour qu'elle vienne s'y prendre ! Aussi l'ont-ils toujours trompée à peu de frais, et ne l'ont jamais mieux asservie que quand ils s'en moquaient le plus.

66. Que dire encore d'une autre sornette que les peuples anciens prirent pour argent comptant ? Ils ont cru fermement que le gros orteil de Pyrrhus, roi d'Épire, faisait des miracles et guérissait les malades de

la rate. Cette fable fut encore enjolivée, quand on y ajouta que cet orteil fut retrouvé intact dans les cendres du bûcher sur lequel ce roi avait été brûlé. Le peuple a toujours ainsi sottement fabriqué lui-même des histoires mensongères auxquelles il porte ensuite une foi inébranlable. Bien des auteurs ont déjà écrit là-dessus, d'une façon qui montre bien qu'ils ont trouvé cela dans les rumeurs de la rue et des carrefours. Revenant d'Assyrie et passant à Alexandrie pour revenir à Rome s'emparer de l'Empire, Vespasien, dit-on, fit des choses miraculeuses : il redressait les boiteux, rendait la vue aux aveugles, et quantité d'autres choses que ne pouvaient voir, à mon avis, que les gens qui étaient encore plus aveugles que ceux qu'il guérissait.

67. Les tyrans eux-mêmes trouvaient surprenant que les hommes puissent supporter que l'un d'eux les maltraite. Ils se servaient de la religion comme garde du corps, et empruntaient parfois quelques attributs de la divinité pour donner plus d'autorité à leur vie détestable. Ce fut le cas de Salmonée³² qui, pour s'être moqué du peuple en lui faisant croire qu'il était Jupiter, se trouve maintenant au plus profond des Enfers – si l'on en croit la sibylle³³ de Virgile³⁴ qui l'y a vu :

³² Fils d'Éole, le dieu des vents.

³³ Prophétesse occasionnelle (à la différence de la Pythie, dont la divination est la fonction officielle).

³⁴ Dans l'original, ce passage de l'Énéide, livre 6, est traduit par La Boétie lui-même. Charles Teste donne en place un passage traduit par Delille. J'ai préféré conserver celle de La Boétie en lui donnant un tour un peu plus « moderne ».

*Souffrant cruels tourments pour vouloir imiter
Les tonnerres du ciel et feux de Jupiter,
Dessus quatre coursiers il allait brandissant
Dans son poing bien serré un grand flambeau brillant
Par les cités de Grèce aux peuples apeurés
De la ville d'Élide il s'en était allé
Et faisant sa bravade ainsi il dérobaît
L'honneur qui au Dieu seul pourtant appartenait.
Insensé qui l'orage et sa foudre imitait
Son quadriges emportait aux sabots des chevaux
D'un airain contrefait. Mais Tout-puissant le Père
Bien mieux qu'un grand flambeau, et plus que la lumière
D'une torche de cire aux flammes si fumeuses,
Rude coup lui porta d'une horrible tempête,
Et à bas le jeta, les pieds par dessus tête.*

Si celui qui n'était qu'un sot est maintenant si bien puni là-bas, je crois que ceux qui ont abusé de la religion pour satisfaire leur méchanceté y connaîtront un sort plus funeste.

68. Nos propres tyrans semèrent partout en France je ne sais trop quels symboles : des crapauds, des fleurs de lys, l'ampoule³⁵, l'oriflamme... et pour ma part, quoi qu'il en soit, je ne puis les mettre en doute, puisque ni nous, ni nos ancêtres n'en avons eu jusqu'ici la preuve du contraire, ayant toujours eu des rois si bons en temps de paix et si vaillants en temps de guerre, que, bien qu'ils naissent rois, il ne semble pas

³⁵ La « Sainte Ampoule » était une fiole contenant de l'huile « sacrée », dont l'Église prétendait qu'elle avait servi pour le baptême de Clovis, et qui était utilisée lors de tous les sacres de rois par la suite, à Reims.

que la nature les ait fait comme nous autres, mais qu'ils aient été choisis par le Dieu tout-puissant avant même que de naître, pour diriger et maintenir ce royaume. Et s'il n'en était rien, ce n'est pas pour autant que je voudrais me lancer dans un débat concernant la vérité de ces histoires, ni en éplucher les détails, pour ne pas ôter d'aussi beaux thèmes sur lesquels s'exerce la poésie française, qui ne se contente pas de s'y draper, mais au contraire en est comme vêtue de neuf avec nos Ronsard, Baïf, Du Bellay, qui en cela font tellement progresser notre langue que, j'ose l'espérer, elle n'aura bientôt plus rien à envier de celle des grecs et des latins, si ce n'est du fait de leur droit d'aînesse.

69. Et certes, je ferais grand tort à notre poésie, à nos rimes (j'emploie volontiers ce mot, qui ne me déplaît pas, même si certains en ont usé de façon mécanique, je vois assez d'auteurs capables de lui redonner ses lettres de noblesse et son lustre initial) – je lui ferais, dis-je, grand tort de vouloir lui ôter maintenant ces beaux contes du temps du roi Clovis dans lesquels, avec tant de charme, s'y appliqua la verve de notre Ronsard en sa *Franciade*³⁶. J'entrevois sa portée, je reconnais la finesse de son esprit, la grâce d'écriture de cet homme-là : il fera de nos oriflammes aussi bien que les Romains de leurs enseignes³⁷ et « des boucliers jetés du haut du ciel » dont parle Virgile. Il tirera de notre

³⁶ Cette mention a fait couler beaucoup d'encre, certains critiques (comme Armaingaud) estimant que le "Discours" n'était pas entièrement de la main de La Boétie. En effet, "La Franciade" n'est parue qu'en 1572, et le "Discours" en 1549 !

³⁷ Le manuscrit porte ici « ancille » mot qui me semble être une bévue du copiste, et que je remplace par « enseignes ».

ampoule³⁸ un aussi bon parti que les Athéniens de la corbeille d'Érisicthorne³⁹ ; il fera parler de nos armes aussi bien que cette "olive" qu'ils prétendent être restée dans la tour de Minerve⁴⁰.

Certes, je serais bien téméraire de vouloir ainsi démentir les fables de nos livres et de chasser ainsi sur les terres de nos poètes. Mais pour revenir à mon sujet dont je m'étais écarté je ne sais comment, il n'y a jamais eu que les tyrans qui se soient efforcés d'habituer le peuple, non seulement à l'obéissance et à la servitude, mais encore à manifester de la dévotion envers eux. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur les moyens utilisés par les tyrans pour habituer les gens à l'asservissement n'a jamais pu être utilisé par eux que sur un peuple grossier et ignorant.

Le secret de la tyrannie

70. Et maintenant, il me faut en arriver à ce qui est, selon moi, le ressort et le secret de la domination, le soutien et le fondement même de la tyrannie. Celui qui pense que ce sont les hallebardes, les gardes, le service du guet qui protègent le tyran, celui-là se trompe : ils s'en servent plus, je pense, pour la forme, et comme épouvantail, sans leur accorder vraiment confiance. Les archers gardent l'entrée des palais pour empêcher d'y

³⁸ Cf. Note 41.

³⁹ D'après Pausanias, Minerve, après avoir enfermé Érichon (roi légendaire d'Athènes) dans un panier en aurait confié la garde à Aglaure et ses sœurs avec interdiction de regarder dedans. Ce qu'elles firent, et pourquoi elles furent punies.

⁴⁰ Dans la mythologie gréco-latine, Minerve est associée à l'apparition de l'olivier.

entrer ceux qui sont peu habiles, ou qui ne disposent pas des moyens nécessaires pour cela, mais ils ne peuvent rien contre ceux qui sont bien armés et qui ont monté quelque “coup”. Certes, parmi les empereurs romains, il est facile de voir qu’il y en eut beaucoup moins qui ont échappé au danger grâce à l’intervention de leurs gardes que de ceux qui ont péri sous les coups de leurs propres archers. Ce ne sont pas les bandes à cheval, ce ne sont pas les compagnies de gens à pied, ce ne sont pas les armes qui défendent le tyran – ce sont quatre ou cinq hommes, qui tiennent pour lui le pays entier en servage. Et même si on a quelque peine à le croire de prime abord, c’est bien là la vérité. Il en a toujours été ainsi : cinq ou six hommes qui ont l’oreille du tyran, et qui se sont d’eux mêmes approchés de lui, ou bien ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les participants à ses débauches et ceux qui ont partagé ses pillages. Et ces six-là ont une telle influence sur leur chef que pour la société tout entière il ne passe pas seulement pour être responsable de ses propres méchancetés, mais aussi des leurs. Ces six-là ont sous leur dépendance six cents autres auxquels ils ont fait attribuer des postes de dignitaires, des gouvernements de provinces, la responsabilité des deniers publics, afin qu’ils servent leur avarice et leur cruauté, qu’ils les entretiennent ou les mettent en œuvre à point nommé, et fassent tellement de mal qu’ils ne puissent se maintenir que sous leur ombre, et n’échapper aux lois et aux condamnations que par leur protection.

71. Elle est longue, la liste de ceux qui viennent encore après ceux-là. Et qui voudrait en suivre la trace découvrirait qu'ils ne sont pas six cents, ni six mille, mais cent mille, mais des millions, qui sont rattachés au tyran par la même corde... Comme Homère fait dire à Jupiter, qui se vante, en tirant sur la chaîne, d'amener à lui tous les dieux ! De là venait l'accroissement du Sénat sous Jules César, la création de nouvelles fonctions et de nouveaux offices. Non pas pour réorganiser le fonctionnement de la Justice, mais pour ajouter de nouveaux soutiens à la tyrannie. En fin de compte, à force de faveurs et sous-faveurs, de gains et parts de gains que l'on obtient des tyrans, on en arrive à ce qu'il y ait presque autant de gens auxquels la tyrannie est profitable que de gens pour lesquels la liberté serait souhaitable... Les médecins disent qu'en notre corps, où tout semble en bon état, s'il y a quelque chose de gâté en un endroit, tout le reste est comme attiré vers cette partie vénéneuse.

72. De la même façon, dès qu'un roi se déclare tyran, tout ce qui est mauvais dans le royaume, toute sa lie – et je ne parle pas des petits larrons, des fripons, qui ne peuvent guère faire ni mal ni bien à un pays, mais de ceux qui sont atteints d'une ardente ambition et d'une avarice notoire – tous ceux là s'amassent autour de lui et le soutiennent, pour obtenir leur part de butin, et sous le Grand Tyran être des tyranneaux eux-mêmes. Ainsi se font les grands voleurs et les fameux corsaires : les uns arpentent le pays, les autres traquent les

voyageurs ; les uns sont en embuscade, les autres aux aguets ; les uns massacrent, les autres dépouillent. Et bien qu'il y ait entre eux des différences de rang, que les uns ne soient que des valets, les autres chefs de bande, en fin de compte il n'y en a pas un qui ne profite, sinon du butin principal, au moins du résultat de la fouille. On dit bien que les pirates ciliciens étaient en si grand nombre qu'il fallut, non seulement envoyer contre eux le Grand Pompée, mais qu'ils parvinrent encore à attirer à eux plusieurs belles et grandes cités, dans les havres desquelles ils se mettaient en sûreté en revenant de leurs expéditions, donnant en échange à ces villes une partie du butin provenant des pillages auxquels ils s'étaient livrés.

73. Ainsi le tyran parvient-il à asservir ses sujets les uns par les autres. Il est même gardé par ceux dont il devrait... se garder ! Comme on dit : pour fendre du bois, il faut des coins faits de ce même bois. C'est à cela que servent ses archers, ses gardiens, ses hallebardiers ; non que ceux-ci ne souffrent parfois de lui, eux aussi. Mais ces misérables, abandonnés de Dieu et des hommes, se satisfont d'avoir à endurer du mal pour pouvoir en faire à leur tour, non pas à celui qui leur en fait, mais à ceux qui, comme eux-mêmes, en endurent et n'y peuvent rien. Et quand je pense à ces gens-là, qui ne flattent le tyran que pour s'acquitter de leur besogne de tyrannie et d'asservissement du peuple, je demeure souvent ébahi devant leur méchanceté et pris de pitié devant leur stupidité. Car en effet,

s'approcher du tyran, est-ce autre chose que s'éloigner de sa liberté ? N'est-ce pas serrer à deux mains et embrasser la servitude ?

74. Qu'ils mettent un peu de côté leur ambition, qu'ils oublient un peu leur avarice, et qu'ils se regardent eux-mêmes : ils verront bien que ces paysans, ces villageois qu'ils foulent tant aux pieds, qu'ils traitent comme des forçats ou des esclaves, ils verront bien, dis-je, que ces gens si malmenés sont pourtant d'une certaine façon plus libres et plus heureux qu'eux ! Le laboureur et l'artisan, si asservis qu'ils soient, en sont quittes en faisant ce qu'on leur dit. Mais le tyran voit les autres qui sont près de lui, qui intriguent et qui mendient ses faveurs ; il ne faut pas seulement qu'ils le lui disent, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent, même, qu'ils aillent au devant de ses désirs. Ce n'est pas tout de lui obéir, il faut encore savoir lui plaire, il faut qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à travailler pour ses affaires, qu'ils aient plaisir de son plaisir, qu'ils abandonnent leur goût pour le sien, qu'ils forcent leur tempérament, qu'ils se dépouillent de leur naturel. Il faut qu'ils soient constamment attentifs à ce qu'il dit, à sa voix, à ses regards, à ses moindres gestes. Il faut que leurs yeux, leurs pieds, leurs mains soient sans cesse occupés à guetter ce qu'il veut, à scruter et tâcher de deviner ses pensées. Est-ce cela, vivre heureusement ? Est-ce même vivre, tout simplement ? Est-il au monde quelque chose qui soit encore moins supportable que cela ? Je ne le dis pas pour quelqu'un de noble

naissance, mais pour celui qui a le simple sens commun, une simple figure d'homme ! Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi, n'ayant rien qui vous appartienne, rien qui ne dépende d'autrui, ni sa liberté, ni son corps, ni même sa vie ?

75. Mais ils veulent servir pour avoir des biens, comme s'ils pouvaient rien gagner qui soit à eux – puisqu'ils ne s'appartiennent même pas à eux-mêmes. Et comme si quelqu'un, sous un tyran, pouvait avoir quelque chose qui lui soit propre, ils veulent faire comme si les biens étaient à eux, et ne se souviennent pas que ce sont eux-mêmes qui lui donnent la possibilité de ravir tout à tous, et de ne rien laisser dont on puisse dire que cela n'appartient à personne. Et pourtant, ils savent que ce sont les biens qui rendent les hommes plus dépendants de sa cruauté ; ils savent qu'il n'y a aucun crime envers lui qui, pour lui, ne soit plus digne de mort que de posséder quelque chose ; ils savent qu'il n'aime que les richesses, et s'attaque de préférence aux riches – et pourtant, ils viennent se présenter devant lui comme devant le boucher, pour s'offrir à lui bien repus et bien gras, comme pour exciter son envie.

76. Ces favoris ne devraient pas tant se souvenir de ceux qui ont beaucoup gagné à fréquenter les tyrans, mais plutôt de ceux qui ont pendant quelque temps amassé du bien, mais ensuite ont perdu leurs biens et leur vie. Ils ne devraient pas tant songer à ceux qui ont amassé des richesses, mais plutôt à ceux qui en ont bien

peu conservé. Si l'on regarde les histoires anciennes, et celles dont on se souvient encore, on verra sans peine combien est grand le nombre de ceux qui, ayant réussi à capter l'oreille des princes soit par de louches moyens, soit en flattant leurs mauvais penchants, ont en fin de compte été anéantis par ces mêmes princes qui avaient tant fait pour les élever, et dont l'inconstance a tant fait ensuite pour les abattre. Parmi tant de gens qui ont côtoyé tant de mauvais rois, il en est peu, et même très peu, qui n'aient éprouvé parfois au fond d'eux-mêmes la cruauté du tyran, qu'ils avaient auparavant attisée contre d'autres. Et s'étant souvent enrichis, grâce à ses faveurs, sur les dépouilles d'autrui, ils ont fini eux-mêmes par l'enrichir, lui, de leurs propres dépouilles.

Les crimes de Néron

77. Parmi les gens de bien eux-mêmes, il se trouve parfois que l'un d'eux est aimé du tyran ; mais si haut qu'il soit dans ses bonnes grâces, si brillant qu'il soit par son intégrité et sa vertu qui, vues de près, inspirent aux plus méchants quelque respect, il ne saurait cependant se soutenir bien longtemps auprès de ce tyran: il faut que lui aussi soit atteint du mal commun, et qu'il éprouve lui aussi les effets de la tyrannie. Sénèque⁴¹, Burrhus, Thraséas de ces trois hommes de bien, les deux premiers eurent le malheur de

⁴¹ Philosophe, et précepteur de Néron, il se suicida sur ordre de celui-ci. De même pour Thraséas. Burrhus, lui, ne connut que la prison.

s'approcher du tyran, qui leur confia le soin de ses affaires. Tous deux étaient estimés et chéris par lui, et le premier l'avait même éduqué et tenait pour gage de son amitié les soins qu'il lui avait prodigués dans son enfance. La cruelle mort de ces trois-là ne suffit-elle pas à montrer le peu de confiance que l'on doit avoir envers un mauvais maître. En vérité, quelle amitié peut-on attendre de celui qui a le cœur assez dur pour haïr tout un royaume qui ne fait pourtant que lui obéir, d'un être qui, incapable d'aimer, s'appauvrit lui-même, et détruit son propre empire ?

78. Et si l'on pense que ces trois-là ne sont tombés dans de telles affres que pour avoir trop été des gens de bien, on verra facilement, en regardant autour de Néron, que tous ceux qui trouvèrent grâce auprès de lui et s'y maintinrent par de condamnables moyens, n'ont pourtant pas duré plus longtemps. Qui a jamais entendu parler d'un amour si grand, d'affection si opiniâtre, qui a jamais vu d'homme si obstinément attaché à une femme que cet homme-là envers Poppée ? Et pourtant, c'est par lui qu'elle a été empoisonnée ! Agrippine, sa mère, avait tué son propre mari, Claude, pour lui faire de la place sur le trône ; elle avait tout fait, tout enduré, pour le favoriser. Son fils lui-même, son nourrisson, cet empereur fait de sa propre main, après l'avoir si souvent rejetée, lui a ôté la vie. Personne ne douta de ce qu'elle avait bien mérité cette punition, et on eût même généralement applaudi si elle lui avait été infligée par tout autre que lui.

79. Qui fut jamais plus aisé à manipuler, plus simplet, et même, disons-le, plus niais que l'empereur Claude ? Qui fut jamais plus dominé par une femme que lui par Messaline ? Et pourtant, c'est lui qui la livra au bourreau. Les tyrans qui sont des sots demeurent des sots quand ils font le bien ; mais je ne sais pourquoi, quant il s'agit d'user de cruauté envers ceux qui leur sont proches, le peu d'esprit qui dormait en eux trouve toujours à s'éveiller. On connaît le mot atroce de cet autre qui, voyant la gorge de sa femme découverte, cette femme qu'il aimait tant et sans laquelle il semblait ne pouvoir vivre, lui dit ces belles paroles : « Ce beau cou sera bientôt coupé, si je le demande. » Voilà pourquoi la plupart des tyrans de l'antiquité ont été assassinés par leurs favoris : ayant connu la tyrannie, ceux-ci savaient qu'ils ne pouvaient être certains du comportement du tyran, et se méfiaient de sa puissance. C'est ainsi que Domitien fut tué par Stéphane, Commode par une de ses maîtresses, Antonin par Macrin, et ainsi de tant d'autres.

L'amitié et les tyrans

80. Un tyran n'est jamais vraiment aimé, et n'aime jamais vraiment non plus. L'amitié est un mot sacré, l'amitié est une chose sainte : elle ne peut éclore qu'entre gens de bien, et par une mutuelle estime. Elle ne s'entretient pas par des bienfaits, mais par une qualité de vie ; et ce qui rend un ami assuré de la confiance de l'autre, c'est la connaissance qu'il a de

son intégrité, et les garanties qu'il en a sont celles de son bon naturel, de sa bonne foi et de sa constance. Il ne peut y avoir amitié là où il y a de la cruauté, de la déloyauté, de l'injustice. Quand les méchants se rassemblent, cela forme un complot, et non une société : ils ne s'aiment pas, ils s'entre-craignent. Ils ne sont pas amis, mais complices.

81. Et quand bien même cela ne serait pas impossible, il serait bien malaisé de trouver une amitié solide chez un tyran : étant au-dessus de tous, et n'ayant pas d'égal, il se trouve déjà au-delà des bornes de l'amitié, dont le siège est l'égalité, qui ne veut jamais marcher que d'un pas égal, et non à cloche-pied. Voilà pourquoi il y a bien, dit-on, entre les voleurs, une sorte de bonne foi pendant le partage du butin : c'est qu'ils sont tous pairs et compagnons. Et s'ils ne s'aiment pas, du moins se craignent-ils entre eux, et ils ne voudraient pas, par leur désunion, amoindrir leur force. Mais les favoris d'un tyran ne peuvent jamais obtenir de lui la moindre assurance, ayant appris d'eux-mêmes qu'il est capable de tout, qu'il n'existe pour lui aucun droit ni aucun devoir, puisque sa volonté lui tient lieu de raison, et qu'il n'a pas d'égal, étant le maître de tous. N'est-il pas déplorable que, devant tant d'exemples évidents et un danger si réel, personne ne veuille en tirer quelque leçon, et que parmi tant de gens qui s'approchent si volontiers des tyrans, il ne s'en trouve pas un seul pour avoir le courage et l'intelligence de leur dire ce que dit, dans la fable, le renard au lion qui faisait le malade :

« J’irais volontiers te rendre visite en ta tanière. Mais si je vois beaucoup de traces de bêtes qui y sont venues, de celles qui en sont sorties, je n’en vois aucune. »

82. Ces misérables voient reluire les trésors du tyran. Tout étonnés, ils admirent le rayonnement de sa majesté et, attirés par une telle clarté, ils s’approchent, sans voir qu’ils se jettent dans la flamme qui ne va pas manquer de les dévorer. Ainsi le satyre indiscret, dans cette fable ancienne, voyant briller le feu ravi par Prométhée, le trouva si beau qu’il alla l’embrasser – et s’y brûla. Ainsi le papillon, espérant y jouir de quelque plaisir, se jette sur la lumière parce qu’elle brille, et éprouve bientôt son autre vertu qui est de le brûler, comme le dit le poète toscan⁴². En supposant que ces mignons échappent aux mains de celui qu’ils servent, ils n’échapperont jamais au roi qui lui succédera. S’il est bon, il leur faudra rendre des comptes, et se soumettre à la raison ; s’il est mauvais, et semblable à leur ancien maître, il ne manquera pas d’avoir aussi ses favoris qui, d’ordinaire, ne se satisfont pas d’avoir pris la place des précédents, mais veulent encore, le plus souvent, disposer de leurs biens et de leurs vies.

83. Comment se peut-il donc que quelqu’un, en face d’un tel péril et avec si peu de garantie, veuille prendre cette place si difficile et si pénible, pour servir un si dangereux maître ? Quelle peine, quel martyre est-ce là, grand Dieu ! Être nuit et jour obligé de plaire à un

⁴² Pétrarque, sonnet 19 (Bordas, “Class. Garnier” 1989). À noter que Charles Teste écrit ici : « comme dit Lucain ». Or, si Pétrarque peut être dit : « Poète *lucan* », étant né à Lucques, il ne doit pas être confondu avec le poète dont le nom est « Lucain », auteur de « La Pharsale ».

homme et en même temps se méfier de lui plus que de tout autre au monde... Avoir toujours l'oeil aux aguets, l'oreille à l'écoute, pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches, pour déchiffrer la mine que lui font les autres et découvrir qui le trahit... Rire avec tout le monde, et craindre tout le monde ; n'avoir aucun ennemi reconnu, ni ami fidèle ; montrer toujours un visage souriant et avoir le cœur serré ; ne pouvoir être joyeux, et ne pas oser être triste...

84. Il est vraiment curieux de considérer ce que leur apportent ces grands tourments, et le bien qu'il peuvent espérer de leur misérable vie. Car le plus souvent, ce n'est pas le tyran que le peuple accuse du mal qu'il endure, mais ceux qui gouvernent le tyran lui-même . De ceux-là, le peuple, les nations, et jusqu'aux paysans, jusqu'aux laboureurs, tout le monde sait leurs noms, détaille leurs vices ; ils les chargent de mille outrages, de mille injures, de mille malédictions. Toutes les imprécations, tous les vœux sont tournés contre eux ; tous les malheurs, toutes les épidémies, toutes les famines leur sont imputées. Et si parfois, ils leur rendent en apparence quelque hommage, en même temps ils les maudissent du fond du cœur, et ont pour eux une horreur pire encore qu'envers les bêtes sauvages.

85. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoivent en échange de leurs services, au yeux des gens qui, s'ils pouvaient avoir chacun un morceau découpé de leur corps, ne seraient pas encore, me semble-t-il, satisfaits,

ni même à demi consolés de leurs souffrances. Et même après leur mort, ceux qui écrivent alors ne manquent jamais de noircir le nom de ces mange-peuples de l'encre de leurs mille plumes, et de déchirer leur réputation dans mille livres, et leurs os même, si l'on peut dire, sont traînés dans la boue par la postérité, comme pour les punir encore, après leur mort, de leur mauvaise vie.

86. Alors apprenons donc enfin à bien faire : levons les yeux vers le ciel, pour notre honneur et pour l'amour de la vertu elle-même, ou pour mieux dire, pour l'amour et l'honneur de Dieu tout puissant, adressons-nous à lui, qui est le témoin de nos actions et juge de nos fautes. En ce qui me concerne, je crois, et ne pense pas me tromper, qu'il n'est rien de plus contraire à Dieu, si juste et si bon, que la tyrannie, et je crois que Dieu réserve sans doute, au fond de l'enfer, pour les tyrans et leurs complices, un châtement tout particulier.

FIN du "Discours"

5 février 2019 à 00:23